

Première Année.

Prix : 10 centimes.

Numéro 12

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE

COMMERCE, INDUSTRIE.



ABONNEMENTS :

Un an. Six mois.
3^f 1^f 75

INSERTIONS :

Annonces... 75^e la ligne.
Réclames... 1^f —

(Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus).

82.801



Se777

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN.

Périgueux, 1^{er} Août 1886.

M. Charles DAUBIGE.

*Autour de son berceau vinrent le visiter
Le Goût sévère et pur, l'aimable Fantaisie,
Qui, roulant tous les deux amplement le dter,
Les firent prosateur empreint de poésie.
Ainsi gratifié de ces dons précieux,
Un jour il traversa la Méditerranée,
Et son talent mûrit sous les splendides cieux
Qui courrent des émirs la terre fortunée !*

*Du pays africain, Daubige a rapporté
Des souvenirs charmants, d'adorables légendes...
Et sa plume élégante a parfois raconté
— Pour vous, belle lectrice aux lèvres si gourmandes! —
Quelque histoire d'amour, quelque trait glorieux,
Récits étincelants dont il fit la conquête
Sous les palmiers, à l'heure où Phœbus radieux
Fait chercher l'ombre épaisse aux enfants du Prophète!*

*Aussi fut-il bientôt, sans se montrer pressant,
Séduire tour à tour Buloz le redoutable,
Et l'habile barbier nommé Villemessant.
REVUE et FIGARO, rien n'est inabordable
Pour lui qui, du français gardant toutes les lois,
A transformé sa plume en baguette magique.
Au CONSTITUTIONNEL on le vit maintes fois
Signer un feuilleton qui bravait la critique.*

*VESTES ROUGES, qu'en rit affronter le tripas,
Très héroïquement dans les champs du Mexique,
Il conta votre histoire au milieu des pampas,
Guérillères fameux et grands comme l'antique!
Comme pourvus, rutilants, dont il fixa les traits,
Et dont il a dépeint l'immense grandeur d'âme.
Les armes ont pour lui les plus puissants attraits;
C'est un hardi champion, un friand de la lame!*

ZIG.

LE BOUQUET DE MA MARRAINE

Evocation de la vingtième année

C'est sa fête ! A cette femme charmante, qui va recevoir le tribut mérité de tant d'hommages, je veux, moi son filleul, lui offrir un bouquet comme je l'ai rêvé.

Oh ! ce bouquet est bien modeste, une touffe de giroflées, pas davantage. Mais les giroflées qui fleurissent sur les corniches inaccessibles de l'antique édifice où je veux les atteindre, tentent la poésie de ma jeunesse et l'énergie de mes premières audaces.

**

Je risquerai dix fois ma vie pour les avoir, les giroflées qui s'épanouissent là-haut, en plein soleil, à l'air libre, sur le vieux clocher de Saint-Front où résonnèrent jadis les sonneries joyeuses de mon baptême. Oui, je les veux et je les aurai, malgré le péril, malgré les pierres disjointes qui crouleront sous mes pas, malgré le vide qui s'ouvrira devant moi lorsque je me pencherai pour les cueillir... et je les eus, en effet, les fleurs du clocher, malgré le péril, malgré les pierres disjointes qui crouleront sous mes pas, malgré le vide qui s'ouvrira devant moi lorsque je me penchui pour les cueillir.

**

Elle est jolie, ma marraine, très jolie, avec ses grands yeux, sa pâle figure et ses cheveux noirs qui descendent en bandeaux ondulés sur son front.

Les bouquets abondent chez elle. Il y en a de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les pays. Ici, les aristocratiques camélias émergent des corbeilles de vieux cuivre, là d'étranges orchidées baissent dans des potiches japonaises, partout des roses superbes s'étagent sur les tables, s'amoncellent sur les consoles, encombrent les cheminées. Le salon est plein de leurs parfums.

**

J'arrive encore tout ému. L'ascension du clocher, la conquête des giroflées ne se sont

pas faites sans peine. Je suis en habit, sans gants, et pour cause, mes mains déchirées sont trop enflées pour que j'aie pu les mettre. De ci, de là, quelques gouttes de sang ont taché les fleurettes.

— Voilà mon bouquet, à moi, dis-je en m'inclinant devant ma marraine ; ce sont les giroflées de Saint-Front que vous aviez remarquées ces jours-ci. Elles sont aujourd'hui à vos pieds comme un témoignage de ce que peut faire pour vous l'affection de votre filleul.

**

A ces mots, ma marraine devina tout. Elle m'embrassa en me blâmant très fort. Mais plus elle accentuait ses reproches, plus sa voix s'attendrisait, si bien qu'il arriva un moment où elle ne put plus parler, et que des larmes mouillèrent ses paupières et je pleurai aussi.

Ces baisers, j'en sens encore l'impression, en dépit de mes cheveux blancs. Chaque année, à un anniversaire que je fête dans la solitude de mon cœur, je me remémore ce tendre souvenir qui date déjà de si loin. J'évoque l'image de celle qui fut ma marraine, et, oubliant le présent, perdu dans le passé, je ferme les yeux pour mieux la voir dans le rêve de mes vingt ans.

PETITPAGE.

LES PERLES DE L'ÎLE

Sa villa dominait la rivière. C'était une riche construction avec un péristyle soutenu par huit colonnettes aux chapiteaux finement fouillés. Des jardins où s'épanouissaient les fleurs les plus rares et qu'arrosoient les eaux d'une fontaine fameuse, encadraient cette belle résidence.

L'été, pendant les chaudes nuits, alors que la lune brillait au ciel, la Vésoniennne, suivie de ses femmes, descendait vers la rivière.

Une allée de roses de Thrace, de celles qui exhalent des senteurs puissantes, conduisait aux fraîches rives où Claudia avait coutume de se baigner, aux heures chères à Phœbé.

La Vésoniennne était une raffinée. Issue d'une mère née à Crète où régna Vénus, elle avait gardé de son origine asiatique l'amour des voluptés élégantes. Elle tenait, en outre, de son père, Gaulois et fils de Vésone, cet esprit charmant et cette grâce de langage qui distinguaient les enfants de la ville municipale.

Quand elle recevait chez elle les gens de marque de la cité et qu'elle leur donnait des fêtes, ses invités s'en retournaient les yeux éblouis et les oreilles enchantées. Elle avait mimé la pyrrhique mieux que les plus célèbres danseuses de Rome, elle avait récité une ode ardente d'Horace avec autant de passion communicative qu'en eût mis à la dire le plus ému des poètes et, fermant les yeux devant cette vision troubante, tandis que s'éteignaient les flambeaux de la villa, tous, en s'en allant, sentaient qu'ils laissaient derrière eux un peu de leur âme et beaucoup de leur cœur.

Ce soir-là, Claudia était seule avec ses suivantes. L'endroit où elle se baignait était une sorte de petite anse cachée au fond d'un abîme de verdure. Des degrés de marbre descendaient jusqu'à la rivière. L'industrie des hommes avait ménagé, sur une bonne partie de sa largeur, un fond de sable sur lequel l'eau passait constamment limpide.

Claudia, aidée par ses femmes, ôta sa stole de fine laine, au bas de laquelle de vives broderies tranchaient, par leur éclat, sur la blancheur immaculée du vêtement. Le *manillare* qui enserrait sa gorge de déesse tomba également. Il ne lui resta plus qu'une sorte de chemise, fendue sur les flancs et retenue à peine aux épaules, laissant entièrement libres des bras qu'eût enviés Lais. Le tissu moulait ses formes et dessinait amoureusement les lignes superbes de son corps. Sur son cou d'albâtre, elle avait gardé un merveilleux collier de perles qui lui rappelait de royaux hommages et dont elle ne se séparait jamais. Chaque perle, arrachée aux abîmes des mers lointaines, valait bien cher, et c'était toute une fortune que cette fille des Grâces portait sur elle. Mais la valeur et la magnificence du joyau n'étaient rien à côté des souvenirs qui s'y rattachaient.

Lorsqu'elle parut sur les marches de marbre, toute blanche, sous l'éclatante lumière de la lune, les brises jalouses déposèrent de tièdes baisers sur ses pieds nus. Elle frissonna à ces caresses, regarda, un instant, l'eau muette et tranquille qui l'attendait, et, lentement, comme si elle eût pénétré dans un sanctuaire, Claudia s'enfonça dans l'onde qui la reçut doucement...

Quand elle sortit, elle s'aperçut avec effroi que son collier s'était détaché. Elle chercha longtemps, fit chercher par ses femmes, ce fut en vain. Elle rentra chez elle, affligée et soucieuse, se promettant de faire fouiller, au jour, la rivière et de mettre tout en œuvre pour retrouver le cher objet auquel elle tenait plus qu'à sa vie.

Son espoir fut déçu. Une tempête effroyable s'éleva pendant la nuit. Les vents soufflèrent avec rage, brisant les arbres, saccageant les massifs, soulevant les flots de la rivière, déjà grossie par une pluie torrentielle qui dura toute la journée suivante.

A la fin de la tourmente, lorsque les éléments mis en fureur s'apaisèrent, Claudia fit faire les recherches qu'elle avait projetées avant la tempête. Le fond de sable qui s'étendait devant la petite anse avait disparu. Des pierres mêlées à la vase, des débris de branches brisées enchevêtrées dans des lianes rompues, encombraient, à cet endroit, le lit de la rivière. Malgré ces obstacles, tous les plongeurs du pays explorèrent le fond des eaux. Ils ne trouvèrent pas le collier perdu.

Parfois, de nos jours, quelque pêcheur heureux ramène, dit-on, une perle dans son épervier. C'est une de celles échappées au joyau précieux dont la perle fit pleurer les yeux de Claudia, la belle mortelle.

LUCIUS.

HISTOIRES ET CONTES PÉRIGOURDINS

LES LARMES DE COCO.

J'étais hier à dîner chez mon ami B..., qui, à l'occasion de l'anniversaire de son mariage, avait réuni à sa table une assistance pas trop nombreuse, mais vraiment choisie.

Vers la fin du repas, l'amphitryon, qui ne déteste pas la plaisanterie, demanda à nous présenter un membre de sa famille. « Il aime beaucoup les friandises, dit-il, et vous le verrez faire honneur au dessert. »

— C'est son cousin le notaire, murmura un de mes voisins.

— Non, ce doit être son oncle le chanoine, reprit un autre.

Jugez de notre étonnement, lorsque nous vîmes reparaitre B... après quelques minutes d'absence, portant dans ses bras un ouistiti à la mine futée, qui s'empressa de sauter sur la table et se mit sans facon à croquer une poire que je venais de lui offrir.

— Coco ! saluez la société ! commanda B...

M. Coco — c'était sans doute sa façon de saluer — envoya le trognon de son fruit dans la figure d'une vieille dame assise à mes côtés, et, par une adroite gambade, grimpant lestelement sur mon épaule, il se mit en devoir de fourrer ses... mains dans mes cheveux.

— Oh ! monsieur, il va vous dépeigner, s'écria la femme de mon ami.

— Qu'importe ! il est si gentil, murmura-t-il, malgré un secret dépit contre la maligne bête, qui détruisait les belles frisures que mon coiffeur avait mis une bonne demi-heure à édifier.

J'allais, pour m'en débarrasser, envoyer sournoisement quelque chiquenaude au singe, lorsque B... fit entendre un sifflement significatif.

— Coco, dit-il, va chercher ton histoire : je vais la lire à mes invités.

Nous vîmes alors l'intelligent animal prendre une bougie au candélabre et se diriger vers la pièce à côté, servant, je crois, de bibliothèque. Un instant après, il revint portant un vieux journal, qu'il ouvrit avec soin et remit gravement à son maître.

B... cligna de l'œil en nous montrant le ouistiti qui venait de s'installer sur la table et se disposait gravement à écouter; puis il commença en ces termes :

« Beaucoup de personnes qui ont vu jouer le *Tour du Monde* à Paris, à Bordeaux ou ailleurs, et qui l'ont revu ces jours-ci à Périgueux, se sont étonnées, non sans raison, de ne pas apercevoir, sur la scène périgourdin, l'éléphant qui devait faire partie du cortège, aux pompeuses funérailles du rajah. Nous avons voulu savoir pourquoi, en effet, le fameux pachyderme dont il est question dans la pièce de Jules Verne, et que le flegmatique Phileas Fogg et le policier Fix se disputent chaleureusement à coups de banknotes, ne nous avait pas été présenté. A ce sujet, nous avons recueilli une bien triste histoire. Nous ne saurions nous porter garants de ce récit ; mais nos lecteurs pourront reconnaître, avec nous, que *se non è vero è bene troppo*. »

« A son départ de Paris, Mme Lavigne, propriétaire du matériel du *Tour du Monde*, possédait un superbe éléphant, qu'elle avait acquis à chers deniers, au Royal-Muséum amphithéâtre de Londres. Le doux animal, aimé et choyé de tous, s'accusait docilement de son rôle et, chaque soir, recevait, en récompense

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN.

de sa bonne volonté, des caresses et des friandises, que lui distribuaient avec prodigalité les héros de la pièce et les dames du corps de ballet.

» Tom — c'était le nom de l'éléphant — avait reçu pour compagnon un jeune et intelligent petit singe, appelé Coco, qu'il avait tout de suite pris en affection, et avec lequel il ne cessait de jouer depuis le matin jusqu'à l'heure de la représentation. Il arrivait même souvent que, pour ne pas séparer les deux amis, on mettait le singe à cheval sur la trompe du pachyderme, et alors, l'un portant l'autre, ils entraient gravement en scène, sans jamais laisser paraître la moindre émotion. Cet équipage burlesque manquait rarement de soulever l'hilarité générale et provoquait d'unanimes bravos, dont nos deux compagnons, vrais modèles de modestie, paraissaient se moquer comme d'une guigne avariée. Hélas ! cette quiétude ne devait pas durer !

» Le matériel du *Tour du Monde* avait fait son tour de France et figuré sur la scène de nos principales villes, lorsqu'un soir, soir fatal ! l'éléphant, — jusqu'alors Oreste s'était contenté de regarder Pylade et de lui sourire — porta les yeux, par hasard, sur le piano qui se trouvait à l'orchestre. Un tressailllement général agita le mastodonte, et son cornac avoua, plus tard, qu'il avait aperçu à ce moment-là deux grosses larmes rouler silencieuses sous les sourcils alourdis du tranquille animal.

» Depuis cet instant, le naturel de Tom se modifia sensiblement : Tom devint sombre, Tom resta rêveur, et c'est à peine si les gentillesse que lui prodiguait maintenant le singe Coco réussissaient, par intervalles, à le distraire de ses idées noires. Chaque soir, à l'heure du défilé, on voyait le pachyderme s'arrêter, devant le chef d'orchestre — un pianiste de talent — qui, croyant que Tom, devenu dilettante, prenait goût à la musique de Debilmont, exécutait avec tout l'art dont il était capable la belle *Marche du Bûcher*.

» Coco avait beau multiplier ses gambades, le pauvre éléphant devenait de plus en plus taciturne.

» — C'est une maladie nostalgique ; il soupire après son pays natal ! » disait l'entourage de Tom, qui le voyait avec désespoir déprimer de jour en jour. Enfin, il vint un moment où la sympathique bête refusa toute nourriture, et on dut renoncer à lui faire accomplir sa besogne quotidienne.

» Il y a environ un mois, Tom s'éteignit en caressant de sa trompe son bon camarade Coco, et les yeux tendrement fixés sur son cornac, qui, en ce moment solennel, eut comme le pressentiment du mal qui emportait la bête confiée à ses soins.

» — Depuis le changement survenu dans le caractère de mon éléphant, nous racontait hier soir ce brave homme, j'observais les moindres détails de ses faits et gestes. Or, ce qui m'avait surtout frappé, c'est la répulsion caractérisée qu'il éprouvait, depuis quelque temps, à entrer en scène et la fixité fiévreuse avec laquelle il épiait les doigts agiles du chef d'orchestre courant sur les touches d'ivoire du piano. Ah ! monsieur, a ajouté en larmoyant le cornac, aujourd'hui ce n'est plus un secret pour les amis du pauvre Tom : dans ces touches d'ivoire, qu'il regardait avec tant de mélancolie, l'infortuné avait cru reconnaître *les dents de sa mère*, et c'est la honte, autant que le chagrin, qui ont abrégé les jours de mon malheureux compagnon !

» Pauvre Tom !... sa triste fin causa bien des regrets. Son camarade Coco en fit une maladie, dont il ne put se relever qu'à force de soins ; le corps de baller tout entier faillit prendre le deuil, et Mme Lavigne fut sur le point d'abandonner sa tournée en province et de réintégrer son matériel à Paris ; mais un contrat étant signé entre elle et MM. Claudio et Jeanroy pour venir donner une série de représentations à Périgueux, il fallait donc, — cette fois sans éléphant, — tenir ses engagements. On partit la mort dans l'âme ; mais nous avons appris que, depuis leur arrivée dans notre ville, les ballerines et les artistes qui ont connu l'éléphant Tom se refusent à faire la moindre caresse au singe Coco, dont le seul tort est de leur rappeler trop vivement le regretté pachyderme. Aussi, depuis hier, on peut lire dans les journaux de la localité une annonce ainsi conçue :

A VENDRE

» Un gentil PETIT SINGE AFRICAIN, tout jeune et habitué à jouer avec les enfants.

» S'adresser à Mme Lavigne, maison Gilbert, en face la caserne de la Cité .

Notre amphitryon avait fini sa lecture ; il posa son journal, en disant :

— Vous l'avez entendu : Coco était en vente, et c'est moi qui en devins l'acquéreur... Tel fut le dénouement de la triste histoire racontée jadis par un ingénieux chroniqueur de l'*Echo de la Dordogne*, pour expliquer l'absence de l'éléphant aux représentations du *Tour du Monde*...

— Pardon, dis-je en coupant la parole à mon ami B... ; mais il me semble que ton singe se trouve mal.

Etaient-ce les tristes souvenirs que venait de réveiller la lecture faite par son maître ? Etais-ce la chaleur ou la fumée du champagne ? Toujours est-il que Coco baissait la tête en gardant une immobilité qui me parut très inquiétante. Mme B... était sans doute de mon avis, car elle souleva le ouïstis par la taille et l'embrassa sur son museau rose.

— Ah ! mon Dieu, s'écria tout à coup la femme de B..., mon singe a pleuré !

A ce moment, je sentis sur mes jambes une humidité tiède, produite par un liquide inconnu, qui dé coulait de la table, en filant traitrusement sous la nappe.

Je me levai en toute hâte pour laisser passer l'averse.

— Fais pas attention ! me dit malicieusement B... ce sont les larmes de Coco !

— Les larmes de Coco ! répéta l'assistance d'un ton incrédul, et chacun, pour s'assurer du fait, vint passer la main sur mon pantalon humide.

C'est égal, je n'aurais jamais cru que les glandes lacrymales d'un tout petit singe fussent approvisionnées d'une telle façon.

PAUL LEBRETON.

AUX PÉRIGOURDINS.

Pays bénis des cieux, où l'Isle au doux murmure
Spanche son flot pur par les vallons fleuris,
Bien ne te manque, à toi. Les dons de la nature
Ci je les vois tous, oui, tous sont réunis !
Mais enfants du pays, votre bonheur m'enivre,
Oh ! je connais vos coeurs, votre fraternité !
Recevez-moi chez vous, c'est là que je veux vivre :
Dans vos champs on respire en paix, en liberté !

LE TROUBADOUR.

UN APOLOGUE.

Imaginez-vous que je me demande depuis bien longtemps pourquoi les candidats à la députation, au conseil général, au conseil d'arrondissement, voire même au conseil municipal, font individuellement à leurs électeurs tant de belles promesses qu'ils s'empressent de ne pas tenir dès qu'ils se trouvent réunis en assemblées délibératives. Hier, ce problème, passé à l'état d'*idée fixe*, me poursuivait plus que de coutume ; mais j'avais beau exciter, creuser mes lobes cervicaux, je n'arrivais pas à une solution satisfaisante. Tonnerre ! il y avait de quoi devenir anarchiste !... C'est ce que je ne fis pas, cependant.

Ahuri, le front lourd, les yeux caves, la lèvre relevée par un « embûche » formidable, je me rendis chez un vieux bonhomme qui passe pour tout savoir, parce qu'il observe tout avec attention. Je lui posai la question qui m'obsédait sur un ton si solennel qu'il me regarda attentivement et se mit à rire à petit bruit.

— Vous ne savez pas ? demandai-je avec anxiété.

— Oh ! que si, monsieur, répondit-il avec le même petit rire.

— Eh bien ?...

— Je vais vous expliquer ça sous forme d'apologue. Vous comprendrez très bien.

— Allez ! dis-je.

Et le petit bonhomme commença ainsi :

— Il y a longtemps, peut-être plus d'un siècle, peut-être beaucoup moins, il y avait en la ville d'Ouvouvoudrez un chapitre très riche en propriétés foncières. Ah ! les chanoines étaient à leur aise à cette époque, monsieur, tandis que de nos jours... hélas !...

Ce chapitre avait comme fermier un certain Baptiste, grand rougeaud de Normand matiné de Picard, ce qui ne l'empêchait pas d'être très honnête et d'avoir beaucoup d'enfants. Son fermage se composait de trente métairies très productives ; il payait une redevance de mille francs par propriété, ce qui élevait son dû annuel au chapitre à la somme de trente mille francs. Tout le monde était fort satisfait du bail passé, Baptiste parce qu'il le trouvait avantageux, les chanoines parce que ledit Baptiste avait versé une somme de cinquante mille francs comme cautionnement, et qu'il payait un tiers de plus que son prédécesseur. Tout marcha bien ainsi pendant deux ou trois ans ; après cela vint une année terrible : la grêle hâcha d'abord les moissons prêtes à mettre en grange, et, quelques mois après, un second orage crevait et égrenait les raisins gonflés de vin sous les pampres jaunis.

Ce fut l'abomination de la désolation !... Pendant huit jours, le malheureux Baptiste se roula de désespoir dans un pré dont il brouta l'herbe rageusement. Une nuit, cependant, sa femme lui donna un conseil. (On le dit du moins, moi je sais bien que la nuit porte conseil, mais les femmes... hum !)

— Tu comprends, mon cher Baptiste, lui dit-elle, que nous n'avons pas à faire à des sauvages de maîtres, mais à de bons chanoines, bien gras, bien à leur aise, ils ne seront pas impitoyables pour nous. Va trouver le doyen, Mgr Pouffard, c'est un excellent homme.

A partir de ce moment, Baptiste cessa de brouter l'herbe de son pré, et le surlendemain il partait pour Ouvouvoudrez.

Il se rendit chez Mgr Pouffard et trouva le prélat en train de prendre son café ; sa face resplendissait, et s'il est vrai que la physionomie est le miroir de l'âme, Monseigneur devait avoir l'âme bien brillante.

Il accueillit Baptiste comme un ami, lui offrit une tasse de café, lui versa d'un air charmant deux ou trois petits verres de fine Champagne, et finalement lui demanda ce qui l'amenaît à Ouvouvoudrez.

— Monseigneur, commença Baptiste, je viens vous prier d'avoir pitié de moi ; vous savez que la grêle a ravagé nos blés, de si beaux blés, Dieu !

— Oui, de si beaux blés ! grommela Mgr Pouffard.

— Et, la semaine dernière, un autre orage a complètement détruit nos vendanges, qui faisaient de si bon vin !

— Oui, de si bon vin ! larmoya le prélat.

— Eh ! bien, Monseigneur, je viens vous supplier de me faire grâce de mes redevances pour cette année... Je sais bien que, d'après nos conventions, vous pouvez refuser ; mais je sais aussi que le chapitre est bon : il aura pitié de moi et de mes enfants !... D'ailleurs, Monseigneur, l'an prochain, au lieu de verser 30,000 francs, j'en verserai 45,000, et ainsi j'aurai soldé mon débit en deux ans, tandis que, cette année, si vous exigez vos 30,000 francs, c'est ma ruine !

— Comment donc ! mon brave Baptiste, je trouve votre réclamation très juste, et s'il ne dépend que de moi, votre demande est agréée ; mais, vous le savez, je ne suis pas seul maître, quoique doyen. Veuillez les autres membres du vénéré chapitre et espérez. Dans huit jours nous nous réunissons pour délibérer sur les intérêts de notre compagnie, et j'espère pouvoir vous transmettre une réponse favorable.

Baptiste, exultant de joie, visita tous les chanoines ; chez tous il trouva la même réponse : « Ah ! mon cher Baptiste, je compatis à votre malheur, et, s'il ne tient qu'à moi, tout ira bien, mais je ne suis pas seul maître. »

Quand Baptiste revint chez lui, sa femme eut peine à maîtriser sa joie : il renversait les chaises, bousculait les marmots et alla même jusqu'à déposer un gros baiser sur le nez d'un vieil âne aveugle qui prenait la cuisine de Mme Baptiste pour son étable.

Une semaine s'écula ainsi, dans le bonheur et l'espérance... Hélas !

Le samedi, le facteur apporta au fermier une lettre fermée d'un large scel rouge aux armes du chapitre d'Ouvouvoudrez. Baptiste brisa le cachet avec un joyeux empressement ; mais à peine eut-il jeté les yeux sur le contenu de la missive, qu'il poussa un cri et tomba dans les bras de sa femme éperdue. Voici ce que disait la lettre :

« Le chapitre, réuni dans le lieu ordinaire de ses séances, après invocation des lumières divines, a résolu, à l'unanimité, la demande de son fermier Baptiste.

En conséquence, ledit Baptiste paiera, comme les années précédentes, les trente mille francs, montant de son fermage.

Par mandement de Mgr Pouffard et par délibération du chapitre,

Le Secrétaire, RUFFINOT, ch.

P.-S. — On rappelle à M. Baptiste que la date du banquet annuel qu'il doit donner au chapitre est fixée au mardi 14 octobre.

Je ne vous narrerai pas l'abattement de Baptiste, plongeant ainsi, soudain, du faite de l'espérance au fond du plus affreux désespoir.

Le malheureux resta fou durant quelques jours ; enfin, pour payer, il fut obligé de recourir à son cautionnement, qui fut largement écorné.

Cependant, une fois quitte envers ses maîtres, il fut plus tranquille. Le 14 octobre approchait, il fallait songer au banquet annuel et obligatoire.

Dès la veille, tout était en branle à la ferme ! Mme Baptiste tirait des armoires du linge massé d'une blancheur éblouissante ; M. Baptiste allait et venait, faisant découper les viandes, tuer les volailles grasses, les beaux jeunes agneaux, tandis que d'habiles pâtissières confectionnaient une foule de friandises.

Vers le soir, à la grande stupéfaction de tous, Baptiste fit allumer du feu sous une gigantesque chaudière, puis il ordonna de jeter dans cette chaudière tous les mets préparés... Tout le monde le crut fou, mais il fallut obéir ; puis, lorsque dindes, canards, oies, poules, quartiers de mouton et de porc rissolèrent bruyamment dans la chaudière, Baptiste arrosa le tout avec trente pintes de lait, six pintes de vinaigre, cinq pots de moutarde jaune, quatorze bouteilles de bon rhum, etc. ; puis il ordonna à un domestique de brasser cette mixture durant toute la nuit avec une énorme spatule en bois. L'odeur qui s'exhalait de la chaudière était mille fois

L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN.

plus épouvantable que les émanations de l'antique Èrèbe.

Le lendemain, les chanoines furent tous fidèles au rendez-vous. Le couvert était mis dans une vaste salle, avec un goût parfait. On voyait aux regards lancés vers les cuisines que les convives avaient bon appétit.

— Ah ! vous savez, mon cher, dit le doyen à Baptiste, je suis désolé que le conseil ait refusé d'accéder à votre demande ; moi, personnellement, vous savez, je...

— C'est bon ! c'est bon ! Monseigneur, dit Baptiste, j'ai payé !

Chaque chanoine vint débiter la même phrase au fermier.

— A table ! A table ! cria celui-ci.

Au centre de la table s'élevait un immense trépied ; chacun se demandait ce qu'il devait soutenir ; on ne resta pas longtemps perplexe.

Deux domestiques apparurent, portant à grand peine une énorme bassine en cuivre rouge, soigneusement couverte ; ils la déposèrent sur le trépied.

— Enlevez le couvercle ! cria M. Baptiste.

Cela fut fait !... Aussitôt, une fumée noire, épaisse, graisseuse, nauséabonde, se répandit dans la salle ; les chanoines se levèrent avec colère, et M^r Pouffard, parlant au nom du châpitre, apostropha ainsi son fermier :

— Malheureux ! c'est pour te venger de notre délibération que tu as voulu nous empoisonner !

— Moi ! Monseigneur, fit Baptiste gouailleur. Oh ! quelle mauvaise pensée ! Je vous sers tout ce que j'ai pu trouver de meilleur. En effet, quoi de meilleur qu'une oie farcie et rôtie, une dinde rôtie, des quartiers de mouton et de bœuf rôtis ? Quoi de meilleur, dites-moi, que de bonnes crèmes bien réussies, de bons beignets aux pommes, de bon lait bien beurré ? Enfin, quoi de meilleur que de bon cognac, de bon vinaigre, de bonne moutarde ?...

— Oui ! interrompit M^r Pouffard, mais...

— Mais, Monseigneur, reprit Baptiste, je n'ai rien nommé que je ne puisse vous servir à l'instant.

— Oui, mais tout est mêlé ; c'est affreux ! abominable... Vous êtes un monstre !

— Monseigneur, Messieurs les chanoines, dit Baptiste, vous avez raison : toutes ces choses, prises à part, font des mets excellents ; réunies dans un même récipient, subissant la même cuisson, c'est une mixture digne des damnés.

— Eh bien donc, tu en conviens, misérable ! rugirent les chanoines.

— Messieurs, c'est pour vous faire comprendre pratiquement qu'il y a un grand rapport entre ces viandes et vous... En effet, chacun de vous en particulier est excellent, charitable, compatissant ; réunis en assemblée, vous ne valez rien ! Et maintenant, puisque mon dîner ne vous plaît pas, allez manger chez vous.

Le petit vieux cessa son apologue et me regarda d'un œil gris de fer.

— Comprenez-vous ?

— Oui !...

— Ah !

— J'avais parfaitement compris... mais si vous pensez que je suis satisfait de cette explication relativement à nos députés et à nos conseillers généraux, ah ! mes amis, vous prenez une douche formidable sous le robinet de l'erreur !

A.-B. BRIDAINE.

LA CERVELLE DE BILLANBOIS.

Il me serait difficile de vous garantir l'authenticité de l'anecdote suivante, qui m'a été contée par un bavard sans crédit ; mais elle est assez amusante pour que je la réédite ici.

Il y a quelques mois, M. Billanbois, grièvement blessé à la tête, se vit obligé d'appeler la chirurgie à son secours. On lui indiqua un habile praticien de notre ville, qui n'a pas son pareil pour les opérations de chirurgie.

M. Billanbois se rendit immédiatement chez lui, et, au bout de quelques minutes d'examen, le médecin déclara être dans la nécessité de lui faire subir l'opération du trépan.

Malgré ses répugnances, M. Billanbois livra sa tête. Au bout d'un instant, l'opérateur avait pratiqué une incision circulaire, lui avait enlevé le dessus du crâne, comme le couvercle d'un pâté, en avait extrait soigneusement la cervelle et l'avait déposée sur une sorte de plat, qu'il avait immédiatement recouvert d'une cloche en cristal ; au bouton de cette cloche, il avait attaché une étiquette portant le nom et l'adresse de M. Billanbois.

— Monsieur, lui dit après l'opération le chirurgien, avec une exquise politesse, vous voyez dans quel mauvais état est votre cervelle : revenez dans quinze jours, et vous le retrouverez scrupuleusement nettoyé et remis à neuf.

— Mais, fit M. Billanbois, quinze jours, c'est bien long !

Le médecin ne céda pas, et notre pauvre malade se retira.

Au bout du temps fixé, la cervelle, remise en parfait état, attendait son propriétaire. Celui-ci ne parut pas. Un mois, deux mois se passèrent et il ne parut pas davantage. Le cerveau resta sous cloche.

Le matin du 14 juillet, notre chirurgien assistait, sur Tourny, à la revue du 50^e, lorsqu'il aperçut M. Billanbois descendant de l'estrade, où avaient pris place les autorités de l'endroit. Celui-ci était fort gai, et ne le reconnut pas d'abord.

— Mais, lui dit le docteur, vous ne vous rappelez donc pas que vous avez laissé votre cervelle chez moi ?

— Si, si, parfaitement !

— Eh bien ! alors, venez la chercher !

— Oh ! non, fit M. Billanbois avec bonhomie, je n'en ai plus besoin maintenant : je suis conseiller municipal !

ZAN-ZIBAR.

NOS AMUSETTES

MOT CARRÉ.

Des sept mots qu'il faut assortir
Le premier, c'est : frotter ensemble
Diamants qu'on veut débruter.
Par le deux le pauvre rassemble
Dans les champs les épis restés.
S'appliquant aux foins récoltés,
Le trois (il faut que je l'explique)
Est imparfait du subjonctif ;
Le quatre est un simple adjectif,
Entre deux objets il implique
Quelque défaut d'identité.
Le cinq une célébrité,
Fut un grand sultan dans l'histoire ;
Le six est sur maint monument,
Si vous avez de la mémoire
Vous faites mon sept aisément.

Une très agréable surprise est réservée à ceux de nos abonnés qui nous feront parvenir la solution de ce problème, accompagnée de la bande de l'*Entr'acte* qui justifiera leur titre d'abonné.

ÉCHOS & POTINS.

Dans un groupe d'officiers, une discussion s'engage sur l'orthographe du mot : *ermite*.

Les uns prétendent qu'il faut un *h*, les autres souhaitent *mordicus* qu'il n'en faut point.

Pour trancher le différend, on a recours à un Dictionnaire de l'Académie (nouvelle édition), lequel constate que si le mot *ermite* s'écrivait autrefois avec un *h*, il n'en prend plus du tout depuis quelque temps.

— Parbleu, conclut philosophiquement un vieux capitaine, c'était forcément : Quand on retire leur hache aux sapeurs, comment voulez-vous qu'on la laisse aux ermites ?

Un noir du plus beau teint comparait en police correctionnelle, accusé d'avoir chipé je ne sais quoi.

Le président l'examine avec un sentiment d'admiration et lui demande où il est né.

— A Paris, répond le superbe noir.

— Comment, à Paris ?

— Oui... rue Montmartre.

— Pourtant, votre couleur... vous m'étonnez en vérité ?

— Que voulez-vous que j'y fasse ? Je suis né à Paris.

Le président ne cesse de marmotter.

— C'est drôle ! dit-il en se penchant vers son voisin de droite : *Je l'avais pris pour un nègre.*

Physiologie conjugale (nouvelle édition). Entre jeunes mariés, après quelques mois de mariage.

On cause des joies et des peines de la vie conjugale.

— Eh bien ! chérie, demande le mari, que penses-tu du mariage ? Es-tu contente de ce que tu as fait ?

— Mais oui, je suis toute prête à recommencer.

Bébé à son père, qui travaille :

— Papa, comment on dit quand on met un homme dans la terre ?

— Mon enfant, on dit qu'il est enterré.

— Ah !... Et quand c'est dans la mer ?

Le père simplement :

— Eh bien ! on dit qu'il est...

Puis s'arrêtant brusquement :

— Tu m'embêtes !

La pluie à la campagne, — ou philosophie de la villégiature aux environs de Périgueux durant l'orage d'hier soir :

— Quelle horrible averse ?

— Oui, mais il y a une consolation, c'est que l'orage empêchera nos amis de venir nous demander à dîner.

Monistrol, très pressé, manque de renverser quelqu'un en courant dans la rue Magne.

— Triple brute ! s'écrie le passant qu'il vient de bousculer.

— Monsieur, répond Monistrol avec un ton de reproche, si vous aviez simplement l'intention de m'être désagréable, « double brute » était plus suffisant.

Echo du recensement :

Le recenseur, s'adressant à un monsieur :

— Votre profession ?

— Homme public.

Le recenseur, tout troublé :

— Et madame ?

Cabinet de consultation :

— Ce que je ressens n'est pas très douloureux, mais extrêmement agaçant... J'ai continuellement des démangeaisons dans les jambes...

— Vous êtes caissier ?

Réflexions d'un agriculteur poète qui vient de lire la circulaire d'un candidat opportuniste :

On dit que de la République
Nous viennent la fraternité,
La liberté, l'égalité,
Mais le blé vient de l'Amérique.

Philosophie à l'usage des gens qui ne savent pas observer :

Jusqu'à 40 ans on vit par plaisir.

De 40 à 60 ans par curiosité.

De 60 à 70 ans par indifférence.

Ensuite par habitude. Demandez aux vieillards qui vous entourent si cela n'est pas exact.

ZAG.

PRIME A NOS LECTEURS.

Cette prime leur est offerte par l'*Intermédiaire catholique de Besançon et de Genève*, qui désire se mettre en relations suivies avec eux.

Elle consiste en une magnifique montre en argent, portant le poingon du bureau de garantie de l'Etat établie à Besançon. Cette montre est à cylindre, avec huit rubis, plate, richement décorée, d'une forme très élégante, d'une grande solidité, réglée d'après l'Observatoire, prête à mettre en poche, et garantie cinq ans.

Les montres semblables coûtent de 60 à 70 francs, suivant les localités. Nos lecteurs peuvent en recevoir une ou plusieurs franco à domicile, par la poste, aux prix suivants :

Modèle pour hommes (18 lignes), 24 fr.

id. dames (13 lignes), 30 fr.

Les deux modèles à remontoir, avec mise à l'heure mécanique, cadran à secondes, coûtent 10 fr. de plus.

Si l'on désire en même temps une forte chaîne en argent fin contrôlée, ajouter 12 fr.

Adresser les demandes, avec mandat-poste, à M^e Marie MARILLIER, rue du Clos, n° 17, à Besançon (Doubs). Ne pas oublier de joindre la bande de l'*Entr'acte périgourdin*.

N. B. — On peut voir les échantillons aux bureaux du journal.

PHOTOGRAPHIE SERENI

Cours Tourny, à Périgueux.

M. E. Dorsène, successeur de M. Sereni, appelle tout particulièrement l'attention sur les nombreux perfectionnements qu'il vient d'apporter à ses Ateliers et à ses Appareils photographiques. On sait que la plupart des photographies pâlissent peu à peu et même s'effacent avec le temps et que les physionomies qu'elles représentent ont souvent un aspect de raideur et d'ennui, résultat d'une immobilité trop prolongée. Ces graves inconvénients sont évités par les nouveaux procédés inaugurés par la MAISON DORSÈNE. Aujourd'hui, cette Maison, réalisée, avec une instantanéité toute vivante, des portraits aussi inaltérables que les meilleures gravures.

REPRODUCTION ET AGRANDISSEMENT

D'ANCIENNES PHOTOGRAPHIES.

Les Salons de M. DORSÈNE, sur Tourny, sont ouverts de huit heures du matin à six heures du soir, et il est bon de rappeler que les temps sombres sont aussi favorables que les jours de soleil.

Grand choix de Cadres riches et de tous formats

A DES PRIX MODÉRÉS.

Le Gérant, SPA.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et C^o.